

de Maistre disait de Voltaire qu'il est nul dans l'épigramme, parce que la moindre gorgée de son fiel ne peut couvrir moins de vingt vers. De même M. Hugo n'est point ce qu'il pourrait être dans la satire, parce qu'il n'est ni assez concis ni assez clair. La satire ne doit pas s'éparpiller. Elle doit aller droit au but, rapide et acérée comme un javelot lancé par une main sûre. L'auteur des *Quatre Vents de l'Esprit* ne l'entend pas ainsi. En tout il vise au colossal, à l'immense, au déploiement plutôt qu'à la concentration de la force. Veut-il frapper un adversaire d'un coup mortel, il fait de vastes préparatifs. Il accumule les épithètes insultantes, il cherche dans les ténèbres de l'histoire les noms exécrés des plus odieux scélérats, il demande au passé des comparaisons outrageantes, il rassemble une formidable artillerie d'imprécations et d'anathèmes, dont la moindre pièce suffirait à foudroyer l'ennemi. Enfin il est prêt ; il s'ébranle en bon ordre ; qui pourra résister à ce foudre de guerre ? Malheureusement le public est déjà fatigué de la longueur de l'attente, et des lenteurs de cette polémique érudite. Aussi le résultat, quel qu'il soit, ne lui semble plus répondre à la grandeur de l'effort.

Un autre tort de M. Victor Hugo, c'est de croire que pour être satirique, il faille être trivial jusqu'à la grossièreté. Nous avons souvent vu d'honnêtes personnes se scandaliser du style énergique et quelquefois violent de Louis Veillot. Que diront-elles donc des vers suivants, pris dans la pièce intitulée : *Anima vilis*.